L'Ame Belge

... L'Ame belge que les siècles ont pétrie de loyauté et d'héroïsme et qui passera inviolée et immortelle aux générations futures.

SOMMAIRE : N° 6

NOS OUVRIERS SUBLIMES.
LA PROTESTATION DES PATRIOTES FLAMANDS.
PAROLE DE CHANCELIER.
LA NUIT DU 2 AU 3 AOUT 1914
LA VOIE D'UN ANCÊTRE.
LE PAIN DES FORTS.
REVUE DE LA PRESSE.
NOTRE JARDIN.

Belgian War Press

2ème Série 19 avril 1917 N° 6

L'Ame Belge

... L'Ame belge que les siècles ont pétrie de loyauté et d'héroïsme et qui passera inviolée et immortelle aux générations futures.

NOS OUVRIERS SUBLIMES.

Reprendre dans nos colonnes un sujet déjà traité peut sembler superflu. En parler après notre illustre archevêque est sûrement audacieux. Mais nous avons pensé qu'on ne pourrait trop arrêter ses regards sur ce qui doit nous consoler, nous affermir et nous magnifier, sur ce qui est de nature aussi à resserrer notre union nationale. Nous éprouvons l'impérieux besoin de payer à notre tour, notre tribut d'admiration à nos frères ouvriers.

Vous connaissez les faits. Un ordre monstrueux était venu de Berlin, qui condamnait au travail forcé pour l'ennemi les ouvriers dénués de ressources. Combien douloureusement a retenti dans les cœurs ce cri infâme, que le Christ eût maudit : « Malheur aux pauvres ! » L'ennemi avait compté sans notre noble solidarité. Il avait cru qu'on lui livrerait ses victimes. Son état d'âme de Judas lui faisait penser que d'échanger la liberté de nos chômeurs contre l'argent dont nous les secourions, serait une opération séduisante pour nous. Et voilà que du pays entier s'éleva de toutes parts cette fière réponse : « Les Belges ne vendent pas leurs frères malheureux. » Alors, laissés seuls dans leur infamie, les vils exécuteurs de la basse besogne se mirent à l'œuvre. En un affreux pêle-mêle chômeurs et non-chômeurs, ouvriers et employés, devinrent la proie du monstre. Celui-ci, dans sa rage, s'était arraché son masque de protecteur de nos ressources. Il dévoilait sa face hideuse d'expert en chair humaine, de voleur d'hommes et de traitant d'esclaves. Ces jours de deuil, durant lesquels s'est poursuivi le calvaire de nos prétendus chômeurs, demeureront à jamais gravés dans nos mémoires.

Ce que nos frères ont enduré dans leur exil et leur captivité passe les bornes du vraisemblable. On n'en peut soutenir le récit sans serrer les dents ou sans pleurer. Et l'on comprend que quelques-uns d'entre eux aient pu fléchir. Certes, une réprobation sévère peut justement atteindre ceux, qui sans attendre ni les menaces, ni la faim, ni la misère extrême d'une femme ou d'un enfant chéri à soulager, ont offert de leur plein gré leurs bras aux Allemands. Mais pour ceux, qui tenaillés par la faim et transis par le froid, menacés dans leur vie, trompés dans leur simplicité par des raisonnements fallacieux, livrés affaiblis dans leur énergie à toutes les suggestions de l'ennemi, ah ! pour ceux-là de grâce, soyons indulgents, soyons équitables ! S'ils ont cédé, à bout de forces, c'est qu'ils étaient taillés à la commune mesure de la nature humaine.

* * *

Mais voici, qu'à notre étonnement, un grand nombre de nos ouvriers ont été renvoyés au pays. Voici qu'une note de Berlin datée du 14 mars, nous fait savoir que l'empereur allemand a ordonné de renvoyer immédiatement en Belgique tous les deportés, qu'on avait à tort considérés comme chômeurs. Et cette note nous fait même espérer pour bientôt une réparation plus complète.

Mais que peut signifier cette résipiscence des tyrans ? Ah ! rendons largement hommage à la vertu des protestations unanimes que les déportations avaient soule-

vées. Nos cœurs ont battu de reconnaissance, ils se sont dilatés sous la chaude sympathie, que nous ont témoignée les représentants les plus autorisés de l'âme nationale et de la conscience universelle. Mais sachons reconnaître pourtant les auteurs principaux de la victoire remportée. Proclamons-le bien haut. Si nos ennemis ont libéré des bras qu'il avaient reconnus nécessaires à leurs besoins, c'est que ces bras n'ont pas donné ce qu'on en avait attendu. C'est que ces bras obéissaient à des volontés de fer inspirées par des cœurs de l'or le plus pur, des cœurs qui ont su t'aimer Belgique chérie jusqu'à la mort, jusqu'à la mort lente à venir au milieu des douleurs et des humiliations !

Oui, l'horreur des séparations brutales, les souffrances de l'odyssée tragique, les tortures de la faim, du froid, de la terreur, les mauvais traitements de la brute irritée, tout fut lâchement mis en œuvre pour venir à bout de la résistance héroïque. Et quand il ne restait plus devant les tortionnaires que des loques humaines affamées, transies, hagardes, quand le bourreau faisait luire encore à leurs pauvres yeux mourants la fin de leur martyre, leur demandant pour la suprême fois de s'incliner devant lui, un geste répondait encore : « Je ne servirai point l'ennemi de mon pays. » Et alors, spectacle inouï, la force vaincue pliait devant la sainte faiblesse ! Et la rage au cœur on chassait le héros. Et le spectre sublime se traînait jusqu'à son village, atteint dans sa santé pour le restant de ses jours. Et souvent il s'étendait épuisé sur sa couche pour ne plus jamais s'en relever. Mais il s'endormait entouré de l'affection des siens, tout près du champ de repos de ses morts, et il pouvait se dire en fermant les yeux pour toujours : « Je meurs pour la liberté ! O terre de mon pays je suis digne de toi ! »

* * *

Chose admirable, chose étonnante, cette résistance indomptable ne fut pas exceptionnelle. Que dis-je ! La grande majorité de nos déportés a su la déployer jusqu'au bout. Comment pourrions-nous trouver des paroles qui ne fussent pas au-dessous de notre admiration ? Le grand Pasteur exprimait un jour cette belle pensée : « La grandeur des actions humaines se mesure à l'inspiration qui les fait naître. » Où donc se pourrait-il rencontrer d'inspiration plus pure, que celle qui vivifia la résistance de nos ouvriers ? Loin de moi la pensée impie de rabaisser l'héroïsme militaire. Mais le gloire s'y attache en fortifiant le devoir, et cet héroïsme déploie le plus souvent ses forces dans l'action, trouvant un auxiliaire puissant dans l'atmosphère qui le baigne... Nos ouvriers sont demeurés fermes dans la passivité de la souffrance. Ils n'avaient pour se fortifier que l'amour de la Patrie sans éclat, celui de l'honneur sans gloire, celui du devoir sans secours.

Ames de fer, cœurs fidèles, laissez-nous vous contempler longtemps, pour ranimer notre courage avec la foi dans notre destinée. Vous nous avez révélé à nous-mêmes la puissante vertu, que le sang de nos ancêtres a versé dans nos veines. Nous comprenons par vous, qu'un peuple dont les plus humbles enfants sont de tels maîtres de vaillance, qu'un tel peuple ne périra jamais ! Fût-il mort, qu'il garderait la foi dans sa résurrection !

Frères ouvriers, pardonnez-nous, mais parfois nous vous avions méconnus. Vos mains calleuses et vos rudes figures nous cachaient votre cœur. Nous pensions que les soucis du pain quotidien, plus impérieux chez vous que chez les autres, que le soin de vos intérêts de classe, que l'horizon plus restreint de vos pensées, pouvaient peut-être empêcher vos âmes de s'élever jusqu'à la notion de la grande patrie qu'il nous faut aimer... Mais vous l'aimiez d'instinct cette patrie si belle ! Il a suffi, pour que vous tombiez à ses genoux, que vous ayez aperçu son visage inondé de larmes !

* * *

C'est dans ces sentiments d'admiration et de reconnaissance, que j'ose vous adresser une prière. Car demain notre patrie se relèvera de son lit de douleurs, souffrante encore et blessée. Ah ! restons-lui tous ensemble fidèles ! Que tous, dans un sentiment de commune affection, nous aidions au regain de ses forces. J'ai la confiance, que tout ce qui se pourra faire pour vous

et pour les vôtres, sera fait jusqu'à l'impossible. Car vous êtes le sang de nos veines : il nous faut un sang riche et pur. Vous êtes peut-être aussi la meilleure part de notre cœur : il nous faut nous aimer autant que vous en avez le droit. Mais rappelez-vous que la Patrie nous contient et nous dépasse tous. Elle a besoin de nous pour vivre, et nous, nous avons besoin d'elle pour vivre heureux. C'est un corps mystique dont nous sommes les membres et dont seule la pleine santé peut nous donner la vigueur. Comprenons enfin, qu'au sein de la patrie, notre bonheur à tous est solidaire de la prospérité des autres.

Et j'ai confiance. Après avoir tant aimé le pays en commun, l'hostilité subsistant entre nous serait trop monstrueuse ! Et après avoir dû nourrir tant de haine au sein de l'oppression, quelle joie purifiante de pouvoir enfin nous aimer au sein de la liberté !

Robert Fontenal.

La protestation des patriotes flamands.

Dans notre numéro du 26 mars, nous avons reproduit quelques appréciations de leaders flamands au sujet de la démarche des activistes à Berlin.

Nous faisions remarquer qu'il ne nous était possible que de donner les opinions des Flamands qui peuvent s'exprimer à l'étranger, en territoire non occupé, laissant sous-entendre que les vrais Flamands d'ici ne parleraient pas autrement s'ils le pouvaient... Eh bien, nous avons été, sans le vouloir, injustes vis-à-vis de nos compatriotes flamands habitant le territoire occupé ; nous avions sous-évalué leur courage. Malgré tous les risques de ce geste ils ont protesté auprès du Chancelier contre la trahison de ce mythe qui s'intitule « Le Conseil de Flandre » et ils l'ont fait dans des termes d'une précision et d'une netteté auxquels il n'est pas un Belge qui n'applaudisse de tout cœur.

Nous aurions désiré publier la protestation en question mais comme celle-ci a déjà été publiée et circule dans le public, nous voulons éviter le reproche d'en encombrer nos colonnes et satisfaire aux désirs légitimes de nos lecteurs de ne lire dans notre revue que de l'inédit. Nous la sacrifions donc bien à regret car elle constitue un document capital de l'histoire de l'occupation et elle est un des cris les plus émouvants de l'Ame belge en face de l'ennemi.

La lettre au Chancelier n'appelle d'ailleurs aucun commentaire : elle est plus éloquente que toutes les phrases dont on pourrait l'entourer. Les signataires — nous retiendrons leurs noms avec piété — sont cette fois de vrais Flamands, des Flamands en vue, dévoués au mouvement flamand et choisis parmi tous les partis politiques et dans tous les milieux sociaux. Non seulement ils condamnent sans réplique le geste servil des activistes mais ils se prononcent sans réserves contre la séparation administrative que l'ennemi veut nous imposer à la suggestion de quelques traîtres.

Avec les Flamands patriotes, nous répéterons du plus profond de notre âme et en concentrant toutes les énergies de nos volontés : Tous, Flamands et Wallons, nous n'avons en ce temps qu'un souhait. un seul désir, une seule pensée : *La Patrie belge libre et indivisible.*

L'Ame belge.

Parole du Chancelier...

Ouvrant la bouche au Reichstag le 29 mars, le chancelier de l'Empire allemand s'est fendu d'un long discours où il n'a pu s'empêcher de trahir par un mensonge énorme et une supplication passionnée la gêne et l'angoisse où l'ont mis, avec son maître, les derniers événements.

Nous le verrons, dans quelque temps, mettre un genoux en terre pour battre la chamade et implorer la paix. Aujourd'hui, si l'homme du chiffon de papier ne fait plus la belle main, son audace n'est pas encore envolée. On l'a su aussitôt que, soucieux d'abord de politique extérieure et en particulier de la révolution russe, M. de Bethmann-Hollweg est entré dans le débat sur le pied du bon apôtre qui s'étonne volontiers que la pureté de son

cœur ne soit pas réfléchie par l'esprit de tout le monde. « *Nous continuerons par principe, comme par le passé, a-t-il affirmé textuellement, à ne point nous immiscer dans les affaires intérieures des pays étrangers.* »

Je doute si, à cet endroit de son discours qui n'est guère éloigné de l'exorde, il en tenait encore le fil, car, dans sa première dépense de mots pour blanchir le gouvernement allemand du fâcheux soupçon d'avoir souvent prêté main forte à l'autocratie russe, il lui fallut représenter Guillaume II donnant au Tsar Nicolas en 1905 au milieu de la crise issue de la guerre japonaise, le pressant conseil d'accomplir d'urgence les réformes réclamées par son peuple.

Il est impossible de piétiner plus lourdement la vérité. Personne ne peut plus ignorer que l'Allemagne a poursuivi opiniâtrement, partout à l'étranger, une politique d'avant-guerre où elle était servie par son génie brouillon et son orgueil démesuré.

Ce que l'on sait moins, par exemple, c'est la part de responsabilité qui lui revient dans le régime d'épouvante infligé à la Pologne russe.

Assurément les souverains qui ont régné à Saint-Pétersbourg, n'ont jamais été tendres pour la partie de la Pologne historique dont ils ont hérité. A cet égard, ils ont compris que l'intérêt eut dû, tout au moins, leur faire traiter généreusement cette marche de l'Empire qui, conquise par la reconnaissance, eût sans doute élevé le rempart du monde slave contre le *Drang nach Osten* du pangermanisme.

Cette faute, dont plusieurs écrivains français se sont souvent alarmés, je voudrais indiquer sommairement qu'ils l'ont commise de tout temps avec la faveur, et le concours actif, du gouvernement prussien.

Déjà pendant la révolution de 1830, ont rappelé les frères Marius-Ary Leblond dans leur abondant plaidoyer pour la Pologne (1) d'où je tire plusieurs de mes notes, la Prusse, malgré les remontrances de la France, fournissait à l'armée russe coupée de ses communications, des munitions et des vivres ; elle mettait la main sur la réserve considérable déposée à la Banque de Berlin par le gouvernement polonais et confisquait les biens de ses sujets qui prenaient part à l'insurrection. Plus tard, quand le tsar Alexandre II, le libérateur des serfs, se décida à donner aux Polonais une constitution libérale, il fut détourné de ses desseins par les hauts fonctionnaires prussiens qu'il avait pris à son service.

En 1863 c'est Bismarck, cette fois, ainsi que l'a démontré avec force son dernier historien, (1) qui intervient pour briser le nouveau soulèvement. Il fait occuper la frontière ; il y cueille à leur arrivée en chemin de fer les Varsoviens en fuite qu'il livre à la Russie comme *intentionnellement* coupables ; de plus certains gentilshommes posnaniens qui s'étaient joints aux insurgés, sont condamnés en Allemagne pour crime de haute trahison.

De 1863 à 1883 la Pologne russe est gouvernée par deux Allemands Berg et Kotzebue (le fils du célèbre dramaturge). Ils s'entourent pour administrer cette population sensitive de bureaucrates insolents formés dans les universités germaniques, qui froissent à plaisir les mœurs et l'âme de cette race aimable entre toutes.

Sous Alexandre III la persécution est organisée sur le modèle de la germanisation de l'Alsace Lorraine (2). Enfin, avec le dernier tsar, jusqu'à l'oukase de 1905, c'est un nouveau flot de fonctionnaires allemands qui sont chargés par le détestable von Ploewe (3) de dénationaliser l'enseignement jusqu'à la racine et d'y introduire l'espionnage. Sainte-Alliance de deux tyrannies dont une autorité incontestable. M. Anatole Leroy-Beaulieu a pu dire, peu après la fameuse entrevue de Postdam : « *La Pologne asservie a été le lien, on pourrait dire la chaîne qui a tenu unies et rivées l'une à l'autre la politique russe et la politique prussienne.* (4)

(1) Marius-Ary Leblond, La Pologne vivante. (Paris, Perrin éditeur 1910.)

(1) Paul Matter — Bismarck. (Paris, Alcan.)

(2) Lavisse et Bamband — Histoire générale tome VII.

(3) De cet Allemand déraciné, M. Bourbon a gravé un portrait à l'eau-forte dans son livre, La Russie libre. (Paris Fasquelle éditeur 1916.)

(4) Revue des Deux Mondes. 15 septembre 1907.

En veut-on un dernier témoignage ? Je le demanderai à M. Louis Léger, membre de l'Institut de France dont j'ai rangé à part dans mes cartons la substantielle étude qu'il a donnée à la revue *Les Marches de l'Est*, en décembre 1911 et à laquelle j'emprunte la déposition suivante :

« Lorsque la loi d'expropriation uniquement dirigée contre les Polonais fut votée au parlement prussien, les Polonais du royaume (1) résolurent de boycotter les produits allemands et de s'adresser désormais à la France, à l'Angleterre, à l'Autriche. Le consul général d'Allemagne intervint directement auprès du gouverneur général et obtint que toute réunion, toute manifestation éventuelle relativement au boycottage serait interdite.

» Voici un autre exemple d'intervention allemande dans les affaires de la Pologne russe. Les Polonais du royaume avaient organisé une société d'enseignement populaire. Un certain nombre de délégués de la Posnanie prirent part à une séance de cette société et l'un d'eux prit la parole sur des questions purement pédagogiques, mais où la pédagogie est inséparable du patriotisme.

» Au lendemain du jour où ce discours avait été prononcé, le consul général d'Allemagne déposa une plainte aux bureaux du gouverneur ; la société scolaire fut condamnée à une amende de 3,000 roubles, infligée par voie administrative, et quelque temps après elle fut dissoute sur un ordre venu de Petersbourg. Ainsi le consul général d'Allemagne remplit à Varsovie le rôle d'un proconsul et, la Russie, dans ses provinces polonaises, travaille pour le roi de Prusse. »

On éprouve toujours un plaisir très pur à donner le miroir à un fieffé menteur et, cette fois, nous pouvons tout d'un temps rire aux larmes des espoirs où se réfugie Son Excellence. La tête haute et les dents serrées, suivant son habitude, M. von Bethmann-Hollweg essaye un gracieux salut à la nouvelle Russie et son digne acolyte à Vienne, le comte Czernim, pressé par lui de se déboutonner davantage déclare qu'elle pourrait même obtenir une paix immédiate.

Compères, on vous entend venir avec vos gros sabots...

Vous voyez votre salut dans les embarras de votre brûlante voisine et vous sautez sur l'occasion de vivre le plus tôt possible en bons termes avec elle. Mais, la peur de la manquer belle vous échauffe maladroitement et l'orage dont la lourde nuée vous environne vous remplit d'un tremblement qui n'a rien de sacré. Vos prudentes politesses vous font perdre la tête. Il ne fallait pas crier si haut à la révolution russe qu'elle fera son ménage comme il lui plaira. Surtout, il fallait nous garder de répéter sur tous les tons votre fameux principe, car, maintenant, on vous jetterait des sous pour que vous roucouliez encore, la main sur votre brillante épée, votre romance de la dernière heure : Chère Russie, vous connaissez notre principe indéfectible de ne pas nous ingérer dans les affaires des autres...

Ah oui ! ils le connaissent les fils de la douce Pologne, ils l'ont appris depuis cent ans sous les outrages et dans les tortures. Ils le connaissent aussi ces oiseaux de passage qui, rentrés chez eux, conservent le souvenir du régime qu'ils ont subi en se risquant en Allemagne et dont l'écho n'a pas été perdu dans l'apostrophe avec laquelle le député Hans a, pour finir, sur les bancs du Reichstag, rivé son clou au chancelier : « Il est faut de dire que c'est une légende que le gouvernement prussien ait soutenu le tsarisme russe. N'a-t-il pas toléré sur le sol allemand le bureau russe d'espionnage contre les champions de la liberté qui étudiaient ici ? N'a-t-il pas renvoyé ces étudiants en territoires russes, et n'a-t-il pas organisé le cabinet noir pour découvrir les lettres envoyées en fraude en Russie et, en 1904, des citoyens allemands à Königsberg n'ont-ils pas été accusés de haute trahison pour insulte au Tsar ? »

Et nous autres ne sommes nous pas payés pour le savoir ? Depuis bientôt trois ans l'Allemagne qui fourrage nos affaires, nous travaille dans tous les sens ; elle tâche de nous disloquer, de nous séparer en

(1) C'est-à-dire de la Pologne russe.

deux tronçons ; elle se mêle chez nous d'être maître d'école, de résoudre à son profit la question des langues, de reconstruire selon son style les édifices que ses soldats ont détruits, d'écrire notre histoire d'inventer nos besoins ! Pourtant elle se défend de vouloir nous conserver, elle jure qu'elle ne songe plus à nous annexer. N'importe, elle coupe, elle divise, elle tranche...

Elle coupe, elle divise, elle tranche, sur le papier, et il arrive que son couteau lui entre dans le doigt quand il rencontre notre roc.

On la hait ; on la fuit ; on la mord. Elle taille toujours. Son couteau s'ébrèche, elle taille encore et je vois le jour où repoussée chez elle, frappant en vain à notre porte verrouillée, elle entrera par la fenêtre pour faire sa révérence : Chère Belgique, dira-t-elle, je ne songe pas à pénétrer chez vous...

MICHEL JADIN.

LA NUIT DU 2 AU 3 AOUT 1914 AU MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

(Suite et fin.)

Telles étaient les questions que se posait encore, en cette heure suprême, celui de tous les Belges qui, d'avance, avait sans doute médité le plus souvent sur le jour angoissant que nous traversions...

N'est-il pas permis de croire que sa claire intelligence voyait juste, et que si l'Allemagne eût, au dernier moment, décidé d'éviter notre territoire, elle aurait fait preuve de sagesse au point de vue militaire et plus encore au point de vue politique ?

Une chose est certaine, en tous cas, parce que démontrée par les événements, c'est que l'offensive « foudroyante » contre la France à travers la Belgique a été une mauvaise opération. Elle a abouti à un insuccès fatal pour l'Allemagne. La bataille de Liège l'a irrémédiablement compromise en faisant perdre près de trois semaines à l'armée impériale. Celles de la Marne de l'Yser et d'Ypres en ont définitivement marqué l'échec.

Quoi qu'il en soit, un doute léger subsistait encore le 3 août 1914 sur ce que ferait réellement l'Allemagne, puisqu'elle n'avait pas encore violé effectivement notre territoire, et ce doute, dans leur volonté d'être honnêtes jusqu'au bout, parut aux ministres belges un obstacle suffisant pour les empêcher d'appeler à l'aide, ce jour-là les armées des autres Puissances garantes de notre neutralité et de notre indépendance.

IV

Le 4 août, à six heures du matin. M. de Below-Saleske vint remettre à M. Davignon une note qui mit fin à toute incertitude chez ceux qui pouvaient espérer encore... Elle faisait savoir au gouvernement belge que l'Allemagne, par suite du refus de la Belgique d'accepter les propositions « bien intentionnées » qui avaient été faites, se verrait forcée d'exécuter, au besoin par la force des armes, les mesures de sécurité qu'elle jugeait indispensables vis à vis des « menaces françaises ».

A neuf heures et demie du matin, un télégramme nous annonça que le territoire belge avait été violé par les troupes allemandes à Gemmenick ; ce village est tout proche de la frontière, à quelques kilomètres d'Aix-la Chapelle. Il touche vers le nord au Limbourg néerlandais. Les premiers coups de feu de la guerre avaient été tirés par les gendarmes belges de garde à ce poste frontière ! Le sang avait coulé, l'irrémédiable était accompli...

Le veille, le Roi avait fait convoquer les Chambres législatives pour ce 4 août, à dix heures. Malgré le peu de temps qu'avait eu la nouvelle pour se répandre, et en dépit de l'heure matinale, une foule compacte remplissait les rues en bordure du Parc que le cortège royal devait contourner. Le ministère des Affaires étrangères est tout à côté du Palais de la Nation où siègent les Chambres. Une de ses façades borde la petite place située devant ce palais, l'autre longe la rue de la Loi perpendiculairement à la première.

Un peu avant dix heures, je me rendis dans les bureaux du secrétaire général dont

les fenêtres prennent jour sur la rue de la Loi, au rez de chaussée. La ville avait déjà revêtu l'apparence de fête qu'elle conserva jusqu'à l'entrée des Allemands : chaque maison avait, dès la veille, arboré spontanément le drapeau national. Par ce geste de fierté, le peuple avait exprimé la satisfaction qu'il éprouvait de savoir que le gouvernement avait fidèlement interprété, dans sa réponse à l'Allemagne, le sentiment intime de toute la nation.

A dix heures, un premier frisson d'enthousiasme parcourut la foule lorsqu'une voiture découverte de la Cour amena au Parlement la Reine et ses trois enfants. Tout le trajet depuis le Palais fut une longue et émouvante ovation.

Trois minutes plus tard, une acclamation formidable parvint jusqu'à moi à travers le Parc. Le Roi avait quitté le Palais. Par la rue Royale, il approchait ; son arrivée était annoncée par la tempête d'émotion et de cris qui secouait la foule dans la rue, sur les balcons, jusque sur les toits...

Le cortège tourna le coin du Parc : précédé d'une escorte de cavalerie de la garde civique, suivi des officiers de sa Maison, notre souverain s'avançait tranquillement à cheval, botté et en uniforme de campagne, pâle, mais se dominant visiblement ; les traits empreints d'une gravité solennelle, il répondait lentement de la main aux acclamations, intenses, vibrantes, de la foule : « Vive, Vive le Roi ! Vive la Belgique ! » Il semblait que le peuple ne pouvait se rassasier de répéter ces cris qui se confondaient dans une magnifique ovation.

Lorsque le Roi fut arrivé au centre de la place qui précède le Palais de la Nation, il descendit de cheval, et je le vis, au milieu d'une clameur immense, déchaînée, s'avancer à pied vers le perron où se tenait une députation de sénateurs et de membres de la Chambre des Représentants. Leur émotion comme celle de tous était intense, profonde. Les bras tendus en avant, les mandataires du pays semblaient vouloir étreindre le Roi, communier avec lui, lui dire, — une dernière fois peut-être... — le culte de la nation pour son indépendance et pour les institutions que, librement, elle s'était données quatre-vingt-quatre ans auparavant.

Ceux qui ont assisté à cette scène ne l'oublieront jamais, et rares sont ceux qui, l'ayant vue, pourraient avec sincérité prétendre qu'au passage du Roi leurs larmes n'ont pas coulé, tandis qu'ils criaient éperdument leur amour de la Patrie : « Vive le Roi ! Vive la Belgique indépendante ! »

A la fenêtre où j'étais à ce moment, et aux autres du même salon, se trouvaient groupés la plupart des hauts fonctionnaires du département. Des employés, des huissiers s'étaient mêlés à eux. Quelques dames s'étaient glissées jusque là et joignaient leurs acclamations aux nôtres... La comtesse X***, femme d'un jeune officier des Guides qui devait périr glorieusement face à l'ennemi quelques jours plus tard, était parmi les plus émues. Au milieu de la salle, un peu à l'écart, se tenait debout le conseiller de la légation d'Autriche-Hongrie. Il était là par hasard, étant venu faire de la part de son gouvernement quelque communication, peut-être tout à fait étrangère au drame du moment. Ce diplomate n'avait pu se défendre contre l'émotion universelle qui l'entourait. Je ne l'aperçus qu'en me retournant quand le Roi fut entré au Parlement. Il s'essuyait les yeux...

Dehors, les ovations ne cessaient point. Devant le Parc, le général de Coune, qui commandait la garde-civique, se soulevant sur ses étriers, ranimait encore les acclamations de la foule par ses propres vivats enthousiastes, ponctués par de moulinets de son épée, alors que le Roi avait disparu depuis longtemps. Oh ! la sainte et inoubliable émotion que vécurent ce matin-là les Belges qui eurent le privilège de contempler cette triomphale apothéose de la foi jurée, cette affirmation grandiose de la volonté de vivre de tout un peuple !...

Je n'ai pas assisté à l'historique séance des Chambres réunies, mais un témoin m'a dit qu'il serait impossible d'en décrire l'incomparable grandeur.

Dans l'assemblée frémissante où le Roi put constater « qu'il n'y avait plus qu'un parti, celui de la Patrie », se détachaient plusieurs uniformes militaires. On remar-

quait surtout celui de M. Hubin, député socialiste, jadis sergent aux carabiniers, qui venait de reprendre du service, et celui du duc d'Ursel, sénateur catholique, engagé depuis la veille aux Guides comme simple soldat volontaire, à l'âge de quarante et un an !

D'habitude, et très naturellement, la tribune diplomatique d'un Parlement n'est pas un endroit où les sentiments de l'assemblée trouvent un écho bien vibrant. Ce jour-là, lorsque le Roi déclara « qu'un pays qui se défend s'impose au respect de tous et ne peut périr », lorsque M. de Broqueville jeta à l'Allemagne son admirable défi : « Nous pouvons être vaincus, — soumis, jamais !... » lorsque la salle entière sembla sur le point de s'écrouler sous les acclamations frénétiques de l'hémicycle et des tribunes, la grandeur épique du spectacle arracha des larmes à plus d'un diplomate étranger. Ces larmes font honneur à ceux qui les ont versées autant qu'à ceux dont le beau courage les a provoquées.

Dès le lendemain, Bruxelles apprenait les premiers combats à Visé et la victorieuse résistance des forts de Liège à la formidable ruée de cinq corps de choix de l'armée allemande encore intacte...

Pour avoir résolument poussé l'honnêteté politique jusqu'à ses dernières conséquences, la Belgique était, d'un seul coup, entrée dans la gloire !

Pierre de BASSOMPIERRE.

LA VOIX D'UN ANCÊTRE.

Nous publions aujourd'hui la péroraison d'un discours sur la Défense nationale que Barthélemy Dumortier prononça à la Chambre des Représentants le 15 février 1868.

Ce n'est pas sans émotion que nos lecteurs reliront cette page prophétique dans laquelle le grand Patriote nous prêche le courage et nous prédit la victoire.

Acceptons avec joie sa prophétie mais recueillons aussi pieusement les enseignements de ce grand Belge qui fut non seulement un homme d'Etat mais un savant botaniste. Rappelons qu'en 1878, deux mois avant sa mort, Dumortier qui était octogénaire, lors de l'inauguration d'un buste en marbre qu'on lui avait offert et qui fut placé au jardin botanique de Bruxelles prononça ces paroles qui contiennent une leçon : « Quand je vois des personnes appartenant à toutes les opinions, des libéraux, des catholiques fraternisant avec un entrain unanime ; quand je vois cette sympathie qui règne parmi nous, savez-vous ce que cela me rappelle ? Je songe aux grandes assises de 1830. En voyant cette magnifique réunion, mon cœur se dilate et bat à coups précipités ; car je sens qu'un seul sentiment nous anime tous: l'amour de la Patrie. Oui, nous avons en Belgique des partis, mais au-dessus des intérêts de partis, nous plaçons l'amour de la Belgique. »

« Messieurs, je suis arrivé à la vieillesse, j'ai vu ce que c'est le joug de l'étranger ; j'ai vu notre sol envahi par les armées de la France républicaine et impériale ; j'ai vu au foyer domestique combien est douloureux cet envahissement du sol de la patrie.

» Il me sembla encore entendre mon père et ma mère me raconter au coin du feu, dans les longues soirées d'hiver, toutes les douleurs de l'occupation, et se rappelant des temps plus heureux, regretter notre ancienne Belgique. C'est à ces récits, Messieurs, que j'ai senti s'éveiller en moi l'amour de la patrie ; mais avant qu'il me fut donné de la voir libre et indépendante, j'ai vu nos soldats arborer d'abord la cocarde noire, parce qu'ils croyaient devenir Autrichiens ; mais cette prévision ne s'est pas réalisée. Alors c'est le drapeau orange que nous avons vu flotter sur notre sol ; la Belgique vendue par la diplomatie à la Hollande, comme on vend un pré avec le bétail qui s'y nourrit, livrée en pature à nos frères du Nord, a du subir encore quinze années d'oppression, pour arriver enfin à reconquérir son ancienne nationalité.

» Et maintenant que nous l'avons reconquise, maintenant que partout sur le

belge flotte le drapeau national que nous saluons toujours avec bonheur, permettez moi, Messieurs, en finissant de vous rappeler un mot que je prononçai, il y plus de trente ans, dans cette enceinte et qui n'a rien perdu de son actualité : Aussi longtemps que je verrai le drapeau brabançon flotter sur un clocher de la Belgique, je ne désespérerai pas de l'avenir de la patrie. (Applaudissements.)

» Ah, s'il arrivait que, dans un avenir inconnu, la Belgique fût, comme autrefois, momentanément absorbée par un de ses puissants voisins, oh, alors encore, ne perdons pas l'espérance.

» La Belgique finirait par reconquérir son indépendance. Oui, je le sens dans mon cœur, mon âme immortelle me le dit: si, quand je ne serai plus, la Belgique devait subir encore le joug de l'étranger, cette âme viendrait planer sur mes frères belges et, leur montrant le drapeau national, elle s'écrierait ce mot de foi et d'amour, que le père assis au foyer domestique redirait à ses fils, que la mère répéterait à son enfant pendu à sa mamelle : Il reviendra. (Bruyants applaudissements.)

LE PAIN DES FORTS.

Mort du caporal Trésignies

d'après le récit du 1er sergent major du 2e Régiment de chasseurs à pied.

Le 20 août, l'armée belge, appuyée sur la ligne des forts d'Anvers, a pris position sur le Rupel et la Nèthe ; devant elle sont établis les IIe et IXe corps allemands. Le haut commandement, apprenant que de violents combats se livrent sur la Sambre et vers Mons, exécuta une sortie les 25 et 26 août, la 6e division s'empara de Hofstade et des bois de Schiplaeken, les 1re et 5e divisions prirent Sempst, Weerde et Eppeghem ; mais à l'aile gauche, la 2e division ne put déboucher sur la rive ouest du canal de Louvain et au centre la 6e division ne put occuper Elewyt ; aussi l'armée rentra-t-elle dans le camp retranché.

Le 26 août 1914, vers 9 heures du matin un peloton du 2e chasseurs à pied, commandé par le premier sergent major..., occupe à Pont-Brûlé une tranchée construite par les Allemands sur la rive sud du canal de Willebroeck. Des lignes ennemies part une pluie de balles qui rend bientôt, même pour les tireurs couchés, la position intenable. D'aucun côté la retraite n'est possible, il faut traverser le canal, coûte que coûte : un pont existe à quelques mètres, mais son tablier est levé et la manivelle du treuil se trouve sur la rive opposée. Que faire ? Le sergent essaie de construire un radeau, travail rendu presque impossible par le manque de matériaux et par la fusillade de l'ennemi. Il faut y renoncer. « Un nageur de bonne volonté pour passer le canal, crie-t-il alors. — Présent ! » répond le soldat Trésignies Et il se lève. « Mon ami, dit le sergent, il s'agit d'aller baisser le pont. — Bien sergent. » Et tranquillement, en s'appliquant, Trésignies, sur un bout de papier, écrit ces mots pour sa femme : « Adieu, c'est pour le Roi, » et confie le message à son chef. Alors, en un clin d'œil, il s'est déshabillé et a sauté dans l'eau. Il nage déjà lorsque le sergent lui crie : Trésignies, au nom du colonel je vous nomme caporal. » Et Trésignies, ayant remercié d'un sourire, traverse le canal, atteint la rive, grimpe sur la culée du pont et empoigne la manivelle D'abord, il tourne en sens inverse et le pont se relève davantage, mais vite, il remarque son erreur et rectifie son mouvement. Le pont s'abaisse graduellement. La haute stature de l'homme se profile sur l'horizon, semblable à une statue antique. De toutes parts des coups de feu sont dirigés contre lui. Déjà Trésignies est atteint aux cuisses et aux bras ; le sang jaillit, coule en ruisseau le long de son corps ; impassible, il tourne encore, accomplissant son œuvre de délivrance, tourne, il tourne jusqu'au moment où u dernière balle le frappe au cœur et l'ab sur la pierre ; quelques soubresauts, et corps reste inerte, la tête pendant dans vide...

En souvenir de ce héros, le conseil com munal de la ville d'Anvers a décidé qu'u des rues de la métropole porterait à l' venir le nom du caporal Trésignies e qu'une souscription serait ouverte au profit de sa veuve et de ses deux enfants.

REVUE DE LA PRESSE.

1. Le Marchand d'orviétan à la lanterne.

M. Nyst qui, comme on le sait, s'évertue rageusement sans succès, toutes les semaines dans *La Belgique* à nous brouiller les uns les autres, a reçu la volée de bois vert des grands jours que ses singeries réclamaient. Nous lui avions déjà ici même réchauffé le bas des reins. Voici que, chacun à son tour, d'honnêtes gens l'ont rejoint et ont roué de coups cet esclave impudique.

Les oreilles chaudes et le teint blème, il n'a pu se tenir d'avouer l'algarade et, deux dimanches de suite, le 4 et le 11 mars, en comptant ses plaies et ses bosses, il a fait retentir son journal de ses lamentations.

Il prend à témoin les étoiles des pommes cuites qui ont accueilli ses dernières litanies pour la paix, et, en s'abritant derrière le tome III du *Droit International*, de M. E. Nys, cet ancien bouffon de la Rose Croix essaye de se remettre le cœur au ventre.

Cette fois, entre autres blasphèmes, il a le front d'expliquer la résistance du peuple par la tyrannie arrogante qu'exercerait sur lui ceux dont la guerre, suivant lui, n'a pas atteint les intérêts. Son papier souffre ce sacrilège, quand, ne nous lassons pas de le répéter, tant de chômeurs déportés ont eu, abandonnés à leur volonté, cet héroïsme incomparable d'endurer en Allemagne les maux les plus épouvantables plutôt que d'accepter de travailler pour nos maîtres...

C'est là toute la différence qui creuse un abîme entre ces braves et M. Nyst, et, nous ne permettons pas un seul instant, qu'au nom de l'intérêt supérieur de l'humanité, ce traître ait licence d'insulter aux souffrances de nos martyrs.

2. A propos de la guerre à outrance.

Périodiquement, *La Belgique*, publie des articles nous montrant l'Europe menacée de ruine totale sinon de famine à la suite de la guerre terrible qui sévit depuis deux ans et demi. Et à côté de la misère européenne, on nous fait le tableau des bénéfices formidables réalisés à notre détriment par les Etats-Unis et le Japon. Et on laisse entendre que la responsabilité de ces misères et de ces ruines incombe tout entière aux peuples de l'Entente qui ont repoussé l'offre de paix faite par les puissances centrales.

Ces articles tendancieux appellent quelques réflexions.

Que la guerre présente ruine l'Europe, cela n'est que trop certain, mais à qui la faute sinon à ceux qui, dans un rêve fou de domination mondiale, ont depuis quarante ans et plus, concentré toutes leurs forces et toute leur énergie sur cet objectif unique : la Guerre ?

Remarquons ensuite qu'on juge prudent et opportun, dans ce journal belge (?!) de s'appesantir uniquement sur la situation économique et financière de la France, de l'Angleterre, de l'Italie etc., en négligeant systématiquement de parler de l'état de l'Allemagne... Et si l'on voulait, cependant, il ne serait pas difficile — car on a pour cela à sa disposition des matériaux de première main — de découvrir dans les journaux allemands des cris d'alarme sur « la crise » chez les puissances centrales. Pourquoi donc cette partialité ?

Notons enfin que soigneusement, on passe sous silence — car ce n'est là n'est ce pas qu'un côté négligeable de la question — le but poursuivi par l'Entente et qui est la libération de l'Europe du joug du militarisme prussien. Or, c'est précisément ce but là, l'affranchissement des Etats européens qui justifie et légitime tous les sacrifices d'hommes et d'argent, consentis depuis près de trois ans. A quoi donc servirait-il à l'Europe d'être riche et prospère s'il lui fallait vivre sous l'oppression d'un empire pangermanique ? Le vieil Evangile nous avait déjà dit : « que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme ? » Plus récemment un homme d'état contemporain parlant du sort de la Belgique écrivait : « Pourquoi tant d'efforts pour avancer sur la voie du progrès, de la liberté, du respect des droits d'autrui, si le droit du plus fort

devait primer en dernier lieu ? Il vaudrait mieux vivre cette vie d'indépendance sauvage des peuples qui sont en marge de toute civilisation. »

Ce n'est pas un Belge qui a écrit ces lignes ; ce n'est ni un Français ni un Anglais, mais le Comte de Romanès, Président actuel du Conseil des Ministres d'Espagne.

3. Guillaume II.

Le *Nieuwe Rotterdamsche Courant* rapportait l'autre jour qu'une revue anglaise, en parlant de Guillaume II l'avait traité de « brute ». Une lectrice adressa à la revue une protestation en faisant remarquer que cette épithète était injurieuse pour les animaux qui ont de nobles instincts. Et la revue ajouta que cette remarque lui paraissait fort juste...

Nous n'admettons pas, quant à nous, l'assimilation faite par la revue en question, Guillaume II n'est pas une brute : c'est un criminel. Le qualificatif de brute, c'est lui accorder le privilège de l'irresponsabilité dont bénéficient les animaux Guillaume II au contraire est un homme intelligent, cultivé, éclairé dont toute l'activité est dirigée vers l'Injustice, la Cruauté, le Mensonge, l'Hypocrisie. Ah, non, n'assimilons pas ce criminel à la brute sans raison et sans volonté.

Quand on se trouve en présence d'un chien enragé, on l'abat. On s'en défend, mais on ne lui en veut pas. Le Kaiser, lui, on le hait, comme on hait celui qui est à l'heure actuelle l'incarnation la plus authentique du Mal sur la terre.

4. Grincements de dents.

Par une grâce du ciel, avec le premier souffle du printemps, la connaissance de la langue allemande nous est venue. Nous déplierons donc aussi dorénavant les journaux de Germanie. Voici pour commencer le *Vorwarts* du 8 mars 1917 qui contient entre autres excellentes choses le discours que prononça à la séance du 7 mars de la Chambre des députés de Prusse, le socialiste Höfer.

Ses premiers mots furent pour démasquer l'égoïsme des agrariens dont il établit ensuite les conséquences en ces termes qui rendent le son d'un craquement sinistre :

« Le fait est qu'aujourd'hui, des milliers d'ouvriers employés aux munitions se sont mis en grève par suite de l'insuffisance de nourriture, que la mortalité parmi les gens d'âge augmente dans des proportions effrayantes, que les épidémies par suite de la moindre force de résistance se développent plus facilement. »

Grèves, mortalité, épidémies, tout y est dans ce tableau de l'âge de la faim. Mais écoutez le reste :

« Les agrariens ont fait en sorte que pour le peuple, la pomme de terre est devenue aujourd'hui l'équivalent du caviar. Au lieu de pommes de terre on lui donne des choux raves et des carottes fourragères ; finalement, il ne lui reste plus que du foin, de la paille et des chardons. Si vous voulez absolument encore continuer la guerre, vous devez au moins soigner pour une alimentation populaire suffisante. La situation est plus grave qu'on ne veut l'avouer. Le nombre de suicides de désespérés augmente. Des parents tuent leurs enfants, dans l'impossibilité où ils sont de les nourrir. Et cependant on voudrait encore augmenter le prix des pommes de terre. »

Enfin, en guise d'apothéose, cet avertissement irrité que ni *Le Bruxellois* ni *La Belgique* ne se chargeront de reproduire : « Le Gouvernement n'a-t-il pas assez de la haine, qui comme une avalanche s'accumule dans le monde entier, veut-il encore que la haine de son propre peuple éclate en éruption révolutionnaire ? »

5. A propos de l'Université Libre.

Le Bruxellois, nous apporte parfois — bien inconsciemment sans doute — des nouvelles réconfortantes. Ainsi dans son n° du 1er avril, il publie un entrefilet relatif au transfert, au parc Léopold, de locaux de l'université Libre. L'articulet se termine par ces mots : « Au surplus, les dirigeants de l'université de Bruxelles ont offert leurs bons offices aux dirigeants de l'université de Louvain, auxquels ils en

tendent donner une aide aussi complète que possible. »

Comme cela fait du bien de lire cela... Voici donc l'université Libre qui tend la main à sa concurrente catholique et l'aide à réparer les désastres causés par la Barbarie allemande. C'est encore une fois l'union qui a été scellée en face de l'ennemi mais qui se maintiendra après son expulsion du territoire Dans la Belgique de demain, il y aura encore deux universités libres : l'une respectueuse des dogmes de l'Eglise et l'autre ne voulant pour règle directrice que le principe du libre examen. Elles subsisteront côte à côte parcequ'elles sont nécessaires pour satisfaire les deux courants de pensées qui partagent le monde. Elles resteront concurrentes et conquérantes sans être ennemies. De l'une, on respectera davantage son orientation religieuse, parcequ'on comprendra mieux que la science si avancée soit-elle ne fournit pas dès à présent tout au moins, la réponse aux plus angoissantes questions que se pose l'humanité. De l'autre, on s'efforcera de mieux pénétrer son esprit positiviste ou rationaliste parce qu'on se rendra mieux compte des difficultés de croire qui neutralisent souvent chez les âmes de bonne volonté les plus hautes aspirations vers l'Infini. De part et d'autre surtout, on n'oubliera pas les souffrances endurées en commun, non plus qu'on ne perdra de vue que notre jeunesse belge, quel que soit le milieu dans lequel elle fut élevée, sut, aux heures de péril et d'héroïsme accomplir tout son devoir et se montrer digne de son Roi. Dans cette guerre le Patriotisme et l'Héroïsme ne furent le monopole de personne.

Et cette impulsion donnée par nos établissements de haut enseignement aura sa répercussion profonde dans le moindre de nos villages où l'école libre subsistera à côté de l'école officielle, bien décidées toutes deux à vivre dans la bonne entente et la communauté d'efforts vers le bien et la prospérité du pays.

Ah! si cet avenir — que nous annonce le *Bruxellois* — se réalise ainsi, il y aura encore de bonnes années, de grandes et fécondes années à vivre en Belgique et n'en doutons pas, notre Patrie ne tardera pas à renaitre de ses cendres. Purifiée par les souffrances, elle méritera mieux de vivre cette vie pleine et ardente qui est sa véritable destinée.

6. Leur fourberie.

La *Belgique* du 29 mars reproduit sous la rubrique des communiqués officiels de Berlin, un article de la *Gazette générale de l'Allemagne du Nord* qui a pour sujet la retraite des troupes allemandes en France. « Ce ne fut », dit cet article à propos de l'évacuation de la ville de Noyon, « ce ne fut que la population hors d'âge d'être appelée sous les armes, qui fut laissée dans la ville, mais c'eût été un crime contre notre propre *sécurité militaire* de laisser à l'ennemi *des forces ouvrières* qui ne sont *pas moins précieuses que les soldats* ».

Voilà donc un communiqué officiel allemand qui proclame aujourd'hui le lien qui unit le travail ouvrier aux intérêts militaires ! Et les fourbes prétendaient il y a peu de mois la main sur le cœur, qu'en obligeant nos ouvriers à leur prêter leurs bras, ils ne violaient d'aucune façon notre droit incontesté de refuser toute aide militaire à l'ennemi (1) ! Deux sentiments à leur égard luttent en nous à qui demeurera le maître : c'est le mépris que nous avons pour leurs maladresses, avec le dégoût que leur hypocrisie nous inspire !

7. Anticipation.

En remuant de vieux papiers nous avons découvert dans le numéro du 25 avril 1913 de l'*Avant-Garde* (organe officiel des étudiants de Louvain) la savoureuse fantaisie qu'on va lire. Son auteur avec un rare sens de l'avenir a deviné l'épilogue de l'aventure flamingante : le conseil des traîtres, les effusions de Berlin et M. Pieter Tack prosterné devant l'empereur. Toutefois son imagination n'a pu concevoir d'avance le décor de fond de la scène de reniement : la Patrie en deuil et là bas sur l'Yser, tant des nôtres couchés dans la mort...

(1) Encore une fois, voici les menteurs se démentant eux-mêmes.

« Au cours du dernier congrès pangermaniste, après mouit toasts portés à la Germanie, le délégué flamingant eut le suprême honneur d'être admis dans l'intimité de l'empereur.

» L'entrevue fut grandiose et touchante.

» Le fils de la Mère-Flandre, obéissant à un sentiment instinctif, se mit à plat ventre devant le Kaiser au cœur magnanime.

» Et celui-ci de s'écrier : « Ah ! Janne-» ken ! » et en même temps, son regard se tournait vers Anvers et ses yeux s'illuminaient, tandis que des larmes d'attendrissement en avivaient encore l'éclat.

« Ah ! ma chère ville, disait-il, que tu » es belle, lorsqu'aux premiers feux du » jour, ton onde s'allume au soleil levant, » quand mille grues actives et bruyantes » vident le ventre de tes navires et que » tes quais se couvrent de richesses !

» Mais quel spectacle lorsqu'une caréne » teutonne fend de sa fière étrave ton » onde enchanteresse et que de son hé-» lice, jaillit une longue traînée de blan-» che écume !

» Ah ! mon amour, un jour viendra, où » la belle langue allemande retentira d'un » bout à l'autre de ton port ; mon pavil-» lon flottera superbement à toutes tes » tours et mes chers canons Krupp orne-» ront tes remparts !

» La vieille Mère Germanie, se dilatera » de joie, comme Kronos digérant ses en-» fants, et... l'Anglais pâlira de rage ! »

» L'instant était solennel ; le soleil descendait à l'horizon, auréolant de ses clartés rougeoyantes l'auguste descendant des Hohenzollern.

» Guillaume et Janneken versaient de douces larmes, le premier regardant Anvers et l'autre rampant sur le ventre.

» Obéissant lui aussi à un sentiment instinctif, le Kaiser, sans détourner la tête, mit tout à coup sur la gorge de Janneken le lourd talon de sa botte impériale et Janneken oppressé et haletant, mais attendri quand même, d'en lécher docilement l'éperon..., quant à l'empereur au cœur magnanime, il regardait toujours Anvers... »

8. Le Triomphe du Droit.

Dans sa chronique des guerres du 1er avril, *La Belgique* veut nous faire croire que l'intervention armée des Etats-Unis et de la Chine serait sans influence sur la marche des opérations militaires. « Le seul résultat, dit-elle, en serait de permettre aux Allemands et à leurs alliés de dire désormais qu'ils se battent contre le monde entier. »

Ils se battent contre le monde entier ! Il est plus vrai de dire que c'est le monde entier qui lutte contre eux. C'est la ligue des honnêtes gens contre les criminels, des peuples civilisés contre les Barbares, du Bien contre le Mal. Ce spectacle soulage la conscience.

Vous avez, Messieurs les Allemands, commencé votre grande guerre par une injustice sans nom, l'écrasement d'un petit pays faible et inoffensif, vous avez au cours de la lutte multiplié les iniquités, les cruautés, et les fourberies. La Justice immanente, qu'on l'appelle Providence ou Destin, veut que vos crimes soient punis. Vous serez punis. Et l'heure du châtiment approche à grands pas, n'en doutez pas..

9. Hommage français au cardinal Mercier.

Une dépêche de l'agence Havas du 26 mars porte : « L'Académie des Sciences morales politiques a attribué le grand prix de 15,000 francs, destiné à récompenser le plus grand et le plus bel acte de dévouement, au cardinal Mercier. L'Académie a voulu honorer par là le Cardinal pour son patriotisme, son respect et son zèle pour le Droit, son refus de se soumettre à l'oppression et en outre dans la personne du Cardinal rendre hommage au peuple qui à tant de titres est cher à la France. »

10. La presse censurée.

La presse censurée pousse des cris d'orfraie, qui sont un appel à peine déguisé au bras séculier teuton, à propos de critiques qui auraient été exprimées contre elle au cours d'un sermon prononcé en l'église Saint-Boniface à Ixelles par le R.

P. jésuite Jonas. Le 30 mars, le *Bruxellois* publie sur ce discours un long article signé de ses rédacteurs et collaborateurs. La *Belgique* du 2 avril affecte l'indifférence mais son articulet pour être plus court n'en est que plus perfide.

N'ayant pas entendu le discours du P. Jonas, nous saurions difficilement donner un avis sur ce qu'il a dit en chaire : nous n'avons d'ailleurs pas à le défendre : il a suffisamment de talent pour prendre éventuellement lui-même, si besoin était, sa défense. Remarquons toutefois que les paroles incriminées ont été prononcées non au cours d'un sermon de charité comme on le prétend mais bien au cours d'une série de conférences sur la littérature, les écrivains, les journalistes et leurs responsabilités. Traiter de la responsabilité des journalistes, sans parler de celle écrasante qu'assument vis à vis de la Patrie et de leurs compatriotes ceux qui se sont vendus à l'ennemi, ce serait mutiler étrangement son sujet, renoncer à le traiter dans toute son ampleur, en négliger un des aspects les plus actuels. C'eut été aussi une omission grave de ne point mettre son auditoire en garde contre l'action pernicieuse de la presse soumise.

Mais où le cynisme de nos journaux dépasse l'imagination, c'est quand ils reprochent à l'orateur sacré de les avoir attaqués sous l'immunité de la robe. Et eux donc, comment attaquent-ils, sinon sous l'immunité que leur accorde la bienveillante protection de l'Allemagne ? Assayez de faire un procès au *Bruxellois* pour exiger de lui par exemple l'insertion d'un droit de réponse, vous vous trouverez — comme cela a été le cas tout récemment — en présence du sieur Rosenbaum, officier à l'armée allemande c'est-à-dire non justiciable des tribunaux belges. Voilà leur courage à ces messieurs les journalistes ..

Le *Bruxellois* n'est d'ailleurs pas difficile. Il se contente de plaider les circonstances atténuantes. C'est la faim qui a obligé ses rédacteurs à courber l'échine devant la censure teutonne. Et, oui, soit, vous aviez faim, mais ils avaient faim aussi vos confrères qui ont préféré briser leurs plumes plutôt que de servir l'ennemi. Et ils ont faim aussi ces milliers d'ouvriers sans travail qui préfèrent la misère à la trahison. Votre excuse est piètre, Messieurs. Et puis, encore, il y a des manières diverses de paraître sous la censure et vous, Messieurs du *Bruxellois* et de la *Belgique*, vous avez choisi les pires.

Quant à la *Belgique*, son article perfide se termine par ces mots :

« Un corbeau ne fait pas la Patrie. »

Entendez vous cet appel aux vieilles rancunes politiques, à la haine antireligieuse pour accabler un prêtre qui n'a fait que son devoir ?

Croyez bien, Messieurs Moressée et tuti quanti, que le P. Jonas et ses confrères jésuites sont au-dessus de vos attaques. Tous les Belges savent que durant cette guerre, ils ont su remplir glorieusement — à côté de tant d'autres venus des pôles opposés de la pensée — leur devoir. Beaucoup d'entre eux expient encore dans les prisons allemandes leur dévouement à la Patrie, et nous sommes heureux de leur rendre hommage ici. Et quand nous leur rendons cet hommage auquel ils ont droit, nous n'entendons pas — qu'on veuille bien le remarquer — réclamer pour eux une situation privilégiée dans la Belgique de demain. Si même ils voulaient se targuer des services rendus pour solliciter des faveurs, nous serions les premiers à les rappeler à la modération en leur disant : « Vous avez agi en bons Belges, certes, mais vous n'avez fait qu'accomplir votre devoir et le témoignage de votre conscience doit vous suffire. » Mais d'autre part, nous ne tolérerions pas que demain, quelque sous-politicien de cabaret — un de ces types auquel les événements n'auront rien appris mais qui n'aura plus, espérons-le, sa place marquée que dans un musée d'archéologie — vienne nous servir à nouveau cette ineptie : « Les Jésuites belges sont les serviteurs de l'étranger ; ils obéissent à un mot d'ordre de l'étranger, et il faut les traiter comme des demi Belges, des Belges à l'égard de qui la défiance s'impose. »

NOTRE JARDIN.

Nous sommes en reste avec Emile Verhaeren.

Puisque le fracas des armes éveille à présent les plaines de l'Escaut, l'heure est choisie pour relire dans ce livre d'héroïsme Toute la Flandre, *l'un des plus beaux poèmes qu'il composa à la gloire du fleuve et qui se trouve être aussi un magnifique acte de foi.*

O fleuve Escaut, de quel recul géant,
Vers l'Océan,
Ont dû sauter tes ondes,
Quand s'est rué vers ta splendeur calme et profonde,
Tout un torrent féroce et bondissant
De sang ?

La belle gloire a déserté tes rives ;
Et tes espoirs ont tout à-coup sombré,
— Larges bateaux désemparés —
L'un après l'autre, à la dérive.

Un soir mortel sur tes vagues s'est répandu.
Au long des ports qui dominent tes plaines,
On t'a chargé de chaînes,
On t'a flétri, on t'a vendu.
Oh ! le désert de tes lourds flots amers !
Quand plus une seule grande voile
De toile.
Partie avec orgueil
Des vagues d'or qui allument ton seuil,
Ne cingla vers la mer !

Hélas ! qu'il te fallut longtemps attendre
Avant qu'un cri ne soulevât tes Flandres
Si farouches jadis pour soutenir leurs droits
Escaut, tu n'étais plus qu'une meute captive
De flots hurlants entre deux rives,
Dont trafiquaient en leurs traités, les rois.
Qu'un d'eux luttât pour t'affranchir, sitôt les haines
Se redressaient et aggravaient le poids des chaînes
Que tu traînais en gémissant.
Enfin, après des ans, et puis encore des ans,
L'homme d'ombre et de gloire,
Bonaparte, mêla ta vie à sa victoire
Et assouplit ton cours hautain
Superbement, aux méandres de son destin.

Alors, tu fus géant comme naguère,
Tes solides bassins de pierre
Serrèrent

Entre leurs bords,
Tous les butins de fièvre et d'or
Qui s'en venaient du bout des mers et de la terre,
Et sur la robe de tes eaux
Scintillèrent tous les anciens joyaux ;
Et sur l'avant de tes coques bien arrimées,
Les déesses aux seins sqiammeux
Projetaient, comme autrefois, ton nom fameux,
Dans le buccin des Renommées.

Escaut ! Escaut !
Tu es le geste clair
Que la patrie entière
Pour gagner l'infini, fait vers la mer.
Tous les canaux de Flandre et toutes ses rivières
Aboutissent, ainsi que des veines d'ardeur,
Jusqu'à ton cœur.
Tu es l'ample auxiliaire et la force féconde
D'un peuple ardu, farouche et violent,
Qui veut tailler sa part dans la splendeur du monde.
Tes bords puissants et gras, ton cours profond et lent
Sont l'image de sa ténacité vivace,
L'homme d'ici, sa famille, sa race,
Ses tristesses, ses volontés, ses vœux
Se retrouvent en tes aspects silencieux.
Cieux tragiques, cieux exaltés, cieux monotones,
Escaut d'hiver, Escaut d'été, Escaut d'automne,
Tout notre être changeant se reconnaît en toi;
Vainqueur, tu nous soutiens ; vaincus, tu nous délivre,
Et ce sera toujours et chaque fois
Par toi
Que le pays foulé, gémissant et pantois,
Redressera sa force et voudra vivre et vivre !

EMILE VERHAEREN.